

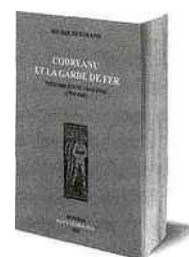


## Codreanu l'homme qui parlait à l'archange Saint-Michel

Le mouvement roumain de la Légion de l'archange Michel, plus connu sous le nom de « Garde de Fer » et dont la figure la plus emblématique fut Corneliu Codreanu, défie les classifications habituelles. Ce fut à bien des égards un mouvement fasciste, mais avec de surcroît un antisémitisme qu'on ne retrouve pas, au moins jusqu'en 1938, dans le fascisme italien. En revanche, à la différence du nazisme, il ne professait aucune forme de racisme. Il a par ailleurs toujours manifesté son attachement à la monarchie, alors même que le roi lui fut constamment hostile. Enfin, il n'a cessé de s'affirmer comme essentiellement chrétien (orthodoxe), avec une tendance mystique et sacrificielle accentuée à l'extrême (« Qui sait mourir ne sera jamais esclave »). « On pourrait parler de populisme religieux », écrit Michel Bertrand, qui lui consacre un livre remarquablement documenté, mais il est clair que cette formule est encore trop vague. Les frères Tharaud, eux, évoquaient un « dressage héroïque de l'âme ». Sur le plan politique, la Garde de Fer s'appuyait sur la paysannerie et son clergé rural, et sur la jeunesse étudiante où le Capitaine (Codreanu) acquit une immense

popularité après avoir eu, en prison, sa première « vision de l'archange Michel » en octobre 1923. Son unité de base, le « nid » (*cuib*), n'a jamais eu d'équivalent dans aucun autre parti. Après l'assassinat de Codreanu en 1938, le mouvement, dirigé par Horia Sima, fut associé quelque temps au pouvoir dont s'était emparé l'ancien commandant en chef de l'armée, Ion Antonescu, mais celui-ci fit volte-face quelques mois plus tard avec la bénédiction de Hitler. Les principaux dirigeants du mouvement furent alors pourchassés, arrêtés et incarcérés. En 1941, Horia Sima et plusieurs de ses compagnons furent déportés en Allemagne et incarcérés dans les camps. En 1945, au moment des procès de Nuremberg, le Mouvement légionnaire fut exclu de la liste des partis poursuivis pour crimes de guerre, ce qui lui permit de se reconstituer timidement à l'étranger. Empruntant aux sources les plus directes, l'ouvrage de Michel Bertrand est certainement l'un des meilleurs, sinon le meilleur, que l'on ait à ce jour consacré à cet étrange mouvement dont l'influence politico-intellectuelle ne saurait être sous-évaluée. **A. B.**

Michel Bertrand, *Codreanu et la Garde de Fer Histoire d'une tragédie (1920-1945)*, Akribeia (45/3 route de Voules, 69230 Saint-Genis-Laval), 465 p., 30 €



## Jaime Semprun l'anachronique

Directeur des éditions de l'Encyclopédie des nuisances, qu'il avait fondées en 1993 et qui avaient pris la suite de l'*Encyclopédie des nuisances* (quinze

lit, la fraîcheur du drap, nous sommes en quête de talismans pour traverser cette éprouvante fin de civilisation, ce déluge de feu, ces calamités inouïes », écrit Semprun, qui précise que certains « débris de l'ancien monde, fragments d'épaves rejetés à notre rivage désolé » peuvent être de tels « talismans », mais que c'est probablement la peinture qui est la plus « apte, plus que tout autre art, à dispenser de tels charmes ». Semprun, en même temps, était bien conscient que le devoir, pour un artiste, est d'« être anachronique » : « Quand c'est contemporain, ce n'est pas de l'art ; quand c'est de l'art, ce n'est pas contemporain ». A quoi s'ajoutait ce jugement définitif : « Le monde frappé par l'usure vélocité de la camelote, c'est le monde moderne, pas l'ancien ». **A. B.**

Jaime Semprun, *Andromaque je pense à vous !*, Éditions de l'Encyclopédie des nuisances (41 rue Mazarine, 75006 Paris), 29 p., 7 €



fascicules parus entre 1984 et 1992), Jaime Semprun est mort le 3 août 2010, à l'âge de soixante-trois ans. Pour lui rendre hommage, ses amis publient cette plaquette où l'on trouve un beau texte (« Andromaque, je pense à vous ! ») écrit à l'occasion du premier anniversaire de la mort de la mère de l'auteur, l'actrice et dramaturge Loleh Bellon, ainsi que quelques notes inachevées relatives à la peinture. On retrouve bien sûr dans ces pages éparses – ces « fragments retrouvés » – l'indépendance d'esprit, l'originalité de pensée et le style inimitable de l'un des critiques les plus lucides de notre temps. « Comme un fiévreux se tourne et cherche, dans le

## Denis de Rougemont, le grand européen non conformiste

Théoricien du fédéralisme, observateur attentif de l'histoire européenne (*Vingt-huit siècles d'Europe*), partisan de l'Europe des régions, Denis de Rougemont fut incontestablement l'un des grands précurseurs d'une construction européenne qu'il aurait toutefois aimé voir s'accomplir à partir de la culture, et non de l'économie ou du commerce. On peut aussi le rattacher à la mouvance des « non-conformistes des années 1930 », puisqu'il fut dans sa jeunesse très proche de revues comme *Esprit* (Emmanuel Mounier) et *L'Ordre nouveau* (Robert Aron, Alexandre Marc). Hostile à la civilisation industrielle et au gigantisme urbanistique, il fut enfin, au soir de sa vie, très actif dans les milieux écologistes, participant notamment à la fondation du Groupe de Bellerive. Plusieurs biographies lui ayant été consacrées, Anne-Caroline Graber a voulu s'attacher à dépeindre ses idées et la portée actuelle de sa pensée plutôt que son cheminement personnel. Le gros ouvrage qui résulte de cet effort ne manque pas de qualités. On y voit bien comment Denis de Rougemont a acquis très vite la conviction que l'État-nation jacobin risque toujours de dégénérer en totalitarisme, et comment il sut opposer la pensée d'Althusser à celle de Jean Bodin. Réalisant le principe de l'unité

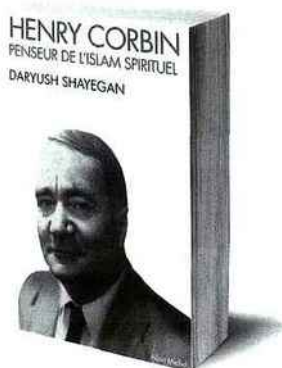
dans la diversité, le fédéralisme était à ses yeux la seule forme politique radicalement opposée au totalitarisme. Sa philosophie, d'inspiration personaliste, empruntait aussi beaucoup aux idées de Proudhon. Tout cela est bien exposé. On regrette toutefois que, prenant prétexte de l'importance que Denis de Rougemont donnait à la notion de liberté, l'auteur lui attribue avec insistance un « libéralisme » dont il était pourtant loin de partager toutes les options. **A. B.**

Anne-Caroline Graber, *Denis de Rougemont, une philosophie politique et une pensée européenne pour éclairer notre temps*, Slatkine (5 rue des Chaudronniers, CP 3626, CH-1211 Genève 3), 624 p., 70 €



## Henry Corbin, l'orientaliste mystique

Élève du grand Louis Massignon, à qui il succéda en 1954 à l'École pratique des hautes études, Henry Corbin (1903-1978) fut un penseur multi-forme de premier plan qui reste au-



jour d'hui encore trop méconnu. Dans le domaine des études islamiques, qu'il renouvela en profondeur, il s'intéressa tout particulièrement à l'ésotérisme et à la mystique du shi'isme, ainsi qu'au soufisme, mais il fut également un familier de Rudolf Otto, de Karl Barth et de Heidegger (qu'il rencontra pour la première fois en 1934 et dont il fut le premier traducteur en France), puis de Denis de Rougemont, de Nicolas Berdiaev, d'Alexandre Koyré et d'Alexandre Kojève, avant de côtoyer après la guerre, dans le cadre du cercle d'Eranos, des hommes comme Karl Kérenyi, Mircea Eliade, Adolf Portmann et Gilbert Durand. En tant qu'orientaliste, il consacra une grande partie de sa vie à l'étude de l'œuvre de Shihâboddin Yahyâ Soharwardî (1155-1191), sur qui il commença à publier dès 1933 et qui devint bientôt son « maître invisible ». L'originalité de Soharwardî fut d'intégrer la sagesse théosophique des anciens Perses zoroastriens dans la philosophie islamique. Lui confirmant que tout mode d'être requiert son propre mode de comprendre, la pensée de Soharwardî ouvrit toutes grandes à Corbin les portes du monde de l'imaginal. L'étude de la fonction médiatrice et herméneutique dans l'Imâmologie lui révéla l'importance de la notion de *ta'wil*, de « reconduction à la source », c'est-à-dire de retour à l'intériorité. « Ce que je cherchais chez Heidegger, ce que j'ai compris grâce à Heidegger, devait-il déclarer à la fin de sa vie, c'est cela même que je cherchais et que je trouvais dans la métaphysique irano-islamique ». Daryush Shayegan retrace avec bonheur l'itinéraire spirituel de Henry Corbin, soulignant notamment la façon dont la tradition « théophanique », irréductible au

mouvement négateur du nihilisme, se distinguait chez lui tout aussi bien de l'« idolâtrie métaphysique » que de l'incarnation historicisante ou du monothéisme abstrait. **A. B.**

Daryush Shayegan, *Henry Corbin, penseur de l'islam spirituel*, Albin Michel, 429 p., 18,50 €

### Georges Valois : un « caméléon » en quête perpétuelle

Passé de l'anarchisme à l'Action française, dont il fut une figure éminente, fondateur en 1925 d'un parti fasciste qui n'eut guère plus d'un an d'existence (le Faisceau se désintégra dès juillet 1926, suite au retour au pouvoir de Raymond Poincaré), rallié ensuite à l'antifascisme militant, puis à la République syndicale, aux « Chantiers coopératifs » et à l'abandonnisme, avant de mourir en déportation à Bergen-Belsen, Georges Valois fut-il un « caméléon », comme on l'a dit parfois ? « Valois brûle avec allégresse ce qu'il a adoré la veille », observe Olivier Dard, qui ajoute qu'il fut un « homme en quête perpétuelle ». Allen Douglas précise néanmoins qu'à côté des ruptures, il y eut aussi des continuités, à commencer par une hostilité à la « ploutocratie » qui ne s'est jamais démentie, ainsi qu'en témoigne le titre de ses souvenirs : *L'homme contre l'argent*. Valois n'avait en fait que mépris envers ceux pour qui l'essentiel est la prise du pouvoir. Le plus important pour lui « n'était pas de prendre tout simplement le pouvoir, mais de créer à l'intérieur de la société et de son temps les institutions de la société de demain ». Il fut par ailleurs un éditeur de grand talent (la Nouvelle Librairie nationale et la Librairie Valois furent l'une et l'autre des succès). Les excellentes études réunies dans cet ouvrage collectif, issu d'un colloque

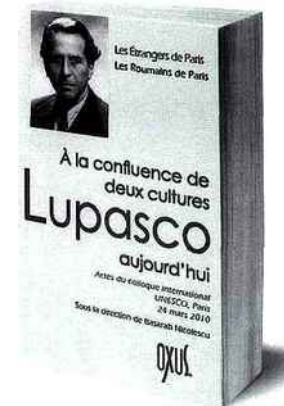


organisé à l'Université Paul Verlaine de Metz, ne se bornent pas à retracer son itinéraire politique et intellectuel. Elles s'interrogent aussi sur les réceptions de son œuvre et les usages qui en furent faits, tant en France que dans l'aire francophone et dans l'Europe latine, soit qu'il ait été lu pour lui-même, soit qu'on l'ait interprété à travers le prisme d'auteurs (Georges Sorel, Charles Maurras) ou de groupements (le Cercle Proudhon) auquel il fut associé. Les noms de Rolão Preto pour le Portugal, de Victor Pradera pour l'Espagne et de Mario Vana pour l'Italie sont ici à citer. Une importante contribution à l'étude des « relèves » de l'entre-deux-guerres. **A. B.**

Olivier Dard (éd.), *Georges Valois, itinéraire et réceptions*, Peter Lang (Hochfeldstraße 32, CH-3012 Berne), 261 p., 45,80 €

### Stéphane Lupasco le « présocratique involontaire »

« Son appétit de boyard moldave était sans limites », dit Adrian Cioroianu. Philosophe et épistémologue français d'origine roumaine, Stéphane Lupasco (1900-1988), défini par son ami Constantin Noica comme un « présocratique involontaire », fut en fait l'un des plus profonds penseurs du XX<sup>e</sup> siècle, ce que beaucoup, hélas ! ont déjà oublié (à supposer qu'ils l'aient jamais su). Sa logique générale du contradictoire, qui n'est pas sans évoquer le taoïsme ou le discours héracliteen, se fondait sur l'axiome du « tiers inclus » (ou « état T ») et sur la dialectique du couple potentialisation-actualisation, ce qui lui permettait de distinguer « trois matières » : la matière physique ou microscopique,



gouvernée par la dynamique homogène de l'entropie, la matière biologique ou macroscopique, gouvernée par la dynamique hétérogène de la négentropie, et la matière psychique, caractérisée par la tension contradictoire des deux précédentes. Cette logique pouvait ensuite s'appliquer aussi bien à la sociologie qu'à la physique, à la linguistique, à l'art ou aux mathématiques. Selon Lupasco, par exemple, c'est aujourd'hui la dynamique homogène qui domine nos sociétés, ce qui s'exprime au plan politique dans la notion d'égalité, au plan religieux dans les doctrines de salut et de la damnation, au plan philosophique par l'idée de tiers exclu (*tertium non datur*). Représentant les actes d'un colloque organisé à l'Unesco, ce recueil collectif n'est certes pas une introduction didactique à l'œuvre de Lupasco, mais les contributions qu'il rassemble ont au moins le mérite de témoigner de l'influence que celui-ci exerça sur des esprits aussi différents que Gaston Bachelard, André Breton, Benjamin Fondane, Georges Mathieu (qui fit sa connaissance par l'intermédiaire de Cioran), Eugène Ionesco, Marc Beigbeder ou Edgar Morin. **A. B.**  
Basarab Nicolescu (éd.), *A la confluence de deux cultures Lupasco aujourd'hui*, [OXUS]ZI de Bogaues, Rue Gutenberg, 31750 Escalquens), 334 p., 19 €.

